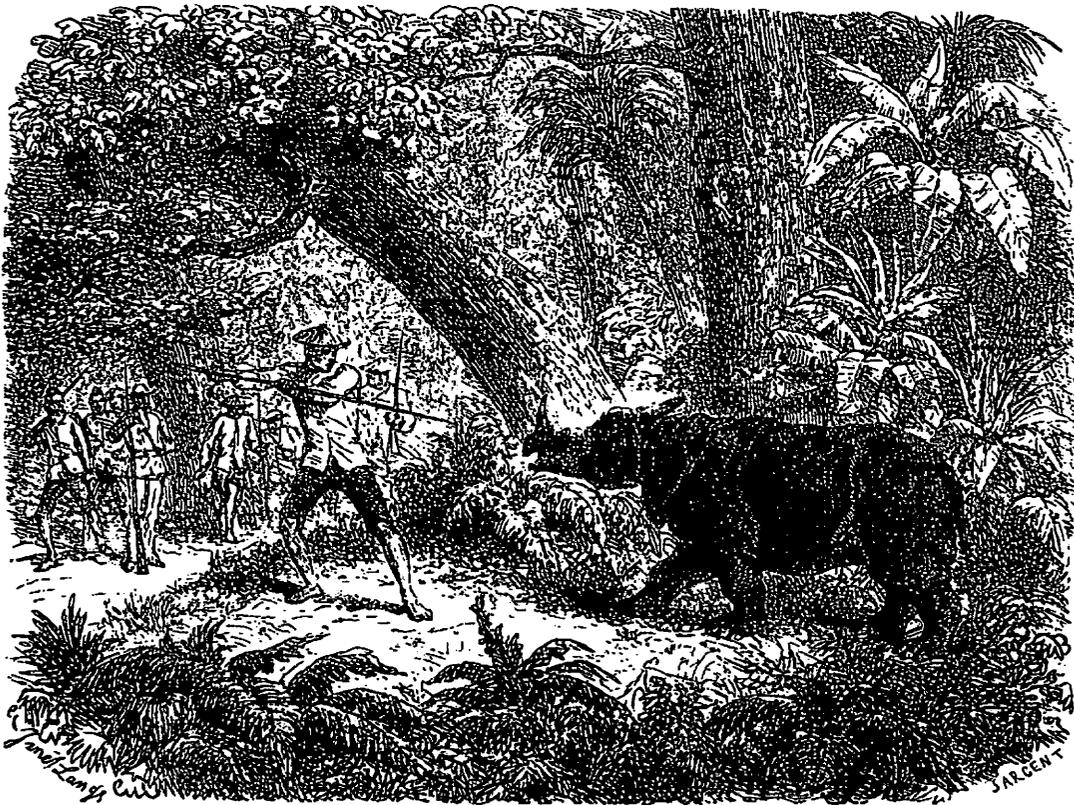


dans la province de Saraburi, s'étend au sud le long du golfe de Siam, entoure le Cambodge comme d'une ceinture, longe toutes les côtes du golfe, et y forme une centaine d'îles et d'îlots, tandis que de l'autre elle court directement au nord, toujours grandissant et étendant à l'est ses ramifications, qui forment mille vallées étroites et déversent toutes leurs eaux dans le Mékong.

Dans cette région de montagnes, les éléphants seuls servent aux transports ; il n'est pas de village qui n'en possède un certain nombre, et plusieurs petites villes ou bourgs en comptent de cinquante à cent ; j'appellerai volontiers cet intelligent animal la frégate des jungles et des montagnes tropicales ; sans lui, aucune communication

ne serait possible pendant sept mois de l'année ; tandis qu'il n'est pas de lieu, quelque épouvantable qu'il soit, que l'on ne puisse traverser avec son secours. Il faut l'avoir vu dans ces chemins que je ne puis appeler que d'un nom, *chemins du diable*, qui ne sont que des ornières de deux et trois pieds de profondeur, de véritables ravins pleins de vase. Tantôt se laissant glisser, les pieds rapprochés, sur l'argile pétrie et molle des pentes escarpées et élevées ; tantôt à demi plonge dans la fange, et l'instant d'après debout sur des roches aiguës d'où l'on penserait qu'un *Blondin* seul pourrait se dégager, il franchit des troncs énormes, brise les jeunes arbres et les bambous qui s'opposent à sa marche, et se couche à plat



Un chef laotien chassant le rhinocéros (voy. p. 351). — Dessin de Janet-Lange d'après M. Mouhot.

ventre pour aider aux cornacs à replacer le bât qui glisse de son dos ; puis, mille fois dans un jour, passant sans les heurter entre des troncs qui ne lui livrent que juste l'espace nécessaire, sondant avec sa trompe la profondeur de l'eau et celle des bourbiers pour assurer sa marche, s'accroupissant et se relevant tour à tour, jamais il ne bronche ou ne fait un faux pas. Il faut, dis-je, l'avoir vu à l'œuvre dans sa patrie, dans les lieux qu'il hante de prédilection, à l'état de liberté, mais dressé, pour se faire une idée de son intelligence, de sa force, de sa docilité, de son adresse, et surtout de la manière admirable dont fonctionnent toutes les articulations dont on a cru pourtant pendant tant de temps ce colosse dépourvu, pour se con-

vaincre qu'il n'est pas une grossière ébauche de la nature, mais une créature faite, non pas pour confondre l'esprit de l'homme, mais pour lui donner souvent des leçons de bonté, de patience et de prévoyance. Il ne faut pourtant pas exagérer son utilité, ou bien les bûts employés par les Siamois et les Laotiens sont susceptibles de perfectionnement ; mais la charge de trois petits bœufs, c'est-à-dire de deux cent cinquante à trois cents livres, est tout ce que j'ai vu les plus gros éléphants transporter aisément en plaine comme dans les montagnes, et dix-huit milles sont les plus grandes distances qu'ils puissent parcourir avec un poids modéré, tandis que de dix à douze milles sont les journées ordinaires.

Le Tour du Monde, vol. V, no. 2 1863

Henri MOUHOT

Voyage dans les royaumes de Siam, de Cambodge, de Laos et
autres parties centrales de l'Inde-Chine

pp. 219-352.

des Carolins, des Tagales de Luçon et de ces Haraforas de Célèbes, qui lui ont apparu comme les ancêtres des Tongas et des Tahitiens.

On ne trouve dans leurs habitations ni chaises, ni tables, ni lits, pas même de vaisselle de terre ou de porcelaine ; à peu d'exceptions près, ils mangent leur riz gluant, façonné en boulettes, dans la main ou dans un petit panier tressé avec du rotin, et dont quelques-uns sont artistement travaillés.

L'arbalète et la sarbacane sont leurs armes de chasse, ainsi qu'une espèce de lance en bambou, et quelquefois, mais plus rarement, le fusil, dont ils se servent avec beaucoup d'adresse.

Dans le hameau Na-Lé, où j'arrivai le 3 septembre, j'eus le plaisir de tuer une tigresse qui, avec son mâle, causait de grands ravages dans la contrée. Le lendemain, le chef des chasseurs de ce village organisa en mon honneur une chasse aux rhinocéros, animal que je n'avais pas encore rencontré dans toutes mes courses à travers ces forêts. La manière dont les Laotiens font cette chasse est fort curieuse, fort intéressante, en raison de sa simplicité et de l'habileté qu'ils y déploient. Nous étions huit hommes, moi compris. J'étais armé d'un fusil, ainsi que mes domestiques ; j'avais placé au bout du mien ma longue baïonnette bien effilée ; les Laotiens ne portaient que de solides bambous emmanchés dans une lame de fer, tenant le milieu entre une baïonnette et un long poignard, tandis

que la lance du chef était une sorte d'*espadon*, longue, effilée, forte et souple, mais ne brisant pas, ce qui fait la qualité de cette arme dangereuse.

Ainsi armés nous nous mîmes en route dans le plus épais de la forêt, dont notre chef connaissait tous les détours et tous les gîtes à gibier. Après y avoir pénétré à peu près de deux milles, tout à coup nous entendîmes le craquement des branches et le froissement des feuilles sèches. Le chef prit les devants, nous faisant signe de la main, sans se retourner, de ralentir notre pas et nous tenir armés et prêts.

Bientôt un cri perçant se fit entendre : c'était le signal de notre chef, pour nous prévenir que l'animal n'était pas éloigné ; puis il se mit à frapper l'un contre l'autre deux tuyaux de bambou, et tous ses compatriotes pous-

sèrent des cris sauvages pour forcer le rhinocéros à quitter sa retraite. Peu d'instant après, l'animal, furieux d'être dérangé dans sa solitude, venait droit à nous ; c'était un mâle de la plus grande taille. Sans la moindre crainte, au contraire avec tous les signes de la plus grande joie, comme s'il était assuré de sa victoire, l'intrépide chasseur s'avança au-devant du monstre, et, la lance croisée, l'attendit à une certaine distance et comme le défiant. L'animal avançait toujours, baissant et relevant alternativement son énorme tête, la gueule grande ouverte. Arrivé à la portée de l'homme, celui-ci lui enfonça sa lance dans l'intérieur du gosier à une profondeur de plus d'un mètre et demi, et aussi tranquillement que s'il eût chargé une pièce d'artillerie.

Cela fait, il abandonna son arme dans le corps de l'animal et vint nous rejoindre. Nous nous tenions à une distance respectueuse, de manière à assister à l'agonie de la brute sans avoir à craindre pour nous-mêmes. Elle poussait des mugissements affreux et se roulait sur le dos, en proie à des convulsions épouvantables, tandis que nos hommes poussaient des cris de joie. Quelques instants après, nous pûmes nous en approcher, elle vomissait des flots de sang. Je donnai une poignée de main au chef en le félicitant de son adresse et de son courage. Il me dit alors qu'à moi seul appartenait l'honneur d'achever l'animal, ce que je fis en lui perçant la gorge de ma longue baïonnette.

Le chasseur ayant retiré sa lance du corps du *Bé-*

hémoth, me la présenta en me priant de l'accepter comme souvenir. Je lui donnai, en retour, un magnifique poignard européen....

Henri MOUHOT.

A la date du 5 septembre finit le journal de voyage de M. Mouhot. Jusqu'au 25 du mois d'octobre, il a toutefois continué de tenir fidèlement son registre météorologique ; mais les dernières notes inscrites sur son carnet de route se bornent aux suivantes :

Le 20 septembre, départ de B....p.

Le 28, ordre du Sénat de Luang-Prabang envoyé à B...., enjoignant aux autorités de ne pas me laisser dépasser cette limite.



Cabane laotienne. — Dessin de Sabatier d'après M. Mouhot.